

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Michel Brûlé, en feu depuis vingt ans

Sébastien Lavoie

Number 151, Fall 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69907ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavoie, S. (2013). Michel Brûlé, en feu depuis vingt ans. *Lettres québécoises*, (151), 60–61.

## Michel Brûlé, en feu depuis vingt ans

Parti de rien et contre vents et marées, le mauvais garçon des lettres a réussi à se hisser au sommet du monde de l'édition par la seule force de sa volonté. Portrait d'un éditeur qu'il est de bon ton de mépriser.

Michel Brûlé a déjà démenti, au cours d'une entrevue aux *Francs-tireurs* diffusée en novembre 2005, une rumeur à l'effet qu'il aurait commencé sa carrière au bas de l'échelle : c'est faux, disait-il, il n'y avait pas d'échelle... Ses débuts sont pour le moins modestes mais témoignent du genre d'éditeur pugnace que sera le sieur Brûlé. C'est en effet en patins à roues alignées que le jeune homme fait, pendant 13 mois, le tour des bars et des cafés afin d'écouler son premier livre, le *Manifeste des intouchables*. C'était le prix à payer pour devenir auteur. Dans une entrevue publiée en 2010 par *La Presse*, son père évoquait cette époque : « Il revenait le soir vers minuit, vidé, avec un paquet d'argent. Je lui disais : "Ça n'a pas de bon sens, c'est une affaire de fou !" Il me répondait : "Papa, ne te mêle pas de ça. Je vais réussir" <sup>1</sup>. » Et — pour le commun — il a réussi.

C'est très exactement le 31 janvier 1995 qu'il fait, selon les mots de Robert Saletti, son « entrée dans les ligues majeures » en publiant le brûlot d'Hélène Jutras, *Le Québec me tue*. Quelques mois plus tôt, la jeune femme avait en effet fait publier, en pleine campagne électorale, deux lettres ouvertes dans le journal *Le Devoir* dans lesquelles elle exprimait son ras-le-bol envers sa terre natale. Monsieur Brûlé lui proposa alors, à la fin de l'automne de cette même année, de réunir ces lettres, de les étoffer et d'en faire un livre. Un idéateur était né en même temps qu'un éditeur se révélait au grand jour. Si *Le Québec me tue* a finalement constitué une anecdote dans la vie d'Hélène Jutras, cette parution a balisé le genre de parcours que voudra entreprendre Michel Brûlé : un pamphlet politique visant à brasser la cage, à remettre en question les dogmes issus de la Révolution tranquille et à sonner le réveil d'une génération qui s'est laissé imposer par la cohorte qui la précédait ce X outrancier, cohorte qui avait par ailleurs eu l'outrecuidance de se qualifier de « lyrique » avant d'interrompre ses transports pour aller cotiser à son REER.

### Un peu plus gros, un peu plus loin

À la suite de cette parution, les choses s'enchaînent presque naturellement pour l'éditeur. « Je crois qu'en vingt ans d'existence, je me suis présenté une douzaine de fois au Salon du livre de Montréal avec un livre numéro un au palmarès. » Parmi les publications qui ont marqué d'importants jalons dans l'aventure de Michel Brûlé, notons la parution du *Petit Prince retrouvé* de Jean-Pierre Davidt publié en trente langues (un demi-million d'exemplaires), du *Journal d'Aurélié Laflamme* et du *Livre noir du Canada anglais* de Normand Lester, livre qui a permis le succès de la série Amos Daragon.

En mars 2003, face à l'engouement mondial pour la série Harry Potter, Michel Brûlé se rebiffe. Encore un coup des Anglo-Saxons ! Et pourquoi se gênerait-on pour surfer sur la vague ? C'est ainsi qu'il approche Bryan Perro et lui promet de le transformer en auteur millionnaire si celui-ci accepte de se mettre au service de son idée de saga sans violence. Perro accepte et la série a connu le succès que l'on sait. Mais, sitôt la commande remplie, ses personnages sous le bras, Brian Perro encaisse les deux millions de dollars que lui devait Michel Brûlé et s'en va fonder sa propre maison d'édition. Tout a été fait selon les règles, mais l'idéateur reste un



MICHEL BRÛLÉ

brin marri devant la tournure des événements au point qu'il se félicite presque que le nouveau projet de son ancien poulain ne connaisse pas le succès escompté, car il se voit ainsi conforté dans sa posture d'éditeur chevronné (« Si j'avais été de ce projet-là, je lui aurais dit... »). Ce n'est pas une fanfaronnade. Si Michel Brûlé a vendu globalement plus de trois millions d'exemplaires de livres jeunesse, c'est qu'il a forcément acquis une expertise...

« J'ai révolutionné le monde de l'édition », me dira sans fard monsieur Brûlé en mettant de l'avant son recours massif à la publicité. Vrai qu'on n'avait jamais vu auparavant de panneaux-réclames annoncer un livre. Et la réponse populaire a rapidement été dans le sens des aspirations de l'éditeur, qui a toujours désiré vendre énormément. Ce qui a changé les perceptions des gens du milieu à son endroit : « Au Québec, quand tu commences et que tu es petit, on te donne une tape dans le dos ; quand tu réussis, on fait le même geste, mais pour t'enfoncer un poignard... »

### Les subventions, du copinage ?

De toute éternité, Michel Brûlé peste contre la manière dont sont distribuées les subventions aux éditeurs. Toutes les subventions ? Non. Sont au cœur de son courroux uniquement celles octroyées par le Conseil des arts du Canada. Il s'agit d'un système où un comité d'évaluation par les pairs attribue une note aux éditeurs sur la base de trois critères :

1. qualité du programme de publication et clarté et réalisation de la vision éditoriale — 40 % ;
2. contribution à la littérature canadienne (nouveaux auteurs, thèmes et styles, contributions spéciales et programme de réimpression) — 30 % ;
3. excellence professionnelle (marketing et gestion) — 30 % <sup>2</sup>.

Plus la note est élevée, plus l'éditeur reçoit de subventions. Et monsieur Brûlé ne s'est jamais distingué à ces évaluations. Parce qu'il ne fait pas partie de la bonne chapelle, répète-t-il depuis toujours et sur toutes les tribunes. Et de prôner l'abolition de ce système en usant d'un argument qui, dans sa bouche, sonne bizarrement : « En Angleterre, ça fait longtemps qu'ils se sont rendu compte que ça ne marchait pas et qu'ils ont changé le système. » L'argument dissone parce que, bien qu'il soit homme du monde parlant huit langues (bientôt neuf), l'éditeur est aussi l'auteur du brûlot *Englaid*, une charge à fond de train visant à convaincre que les Anglo-Saxons sont un cancer pour le reste du monde, que leur univers est à rejeter...

